



Université  
des *femmes*

Etude n° 02/2015

***Accès des femmes à l'espace public :  
une intervention féministe  
en zone urbaine***

Anne Barré et Claudine Lienard

Mars 2015

**Coordination du projet et réalisation**

Anne Barré et Claudine Lienard

**Photographie**

Valérie Lootvoet, Luisa Soriano et Isabelle Van Campenhout

**L'Université des Femmes remercie pour leur participation à ces explorations urbaines**

Anne, Caroline, Catherine, Claudine, Dorcas, Isabelle, Isabelle V., Josefa, Luisa, Marcelle, Marie, Nadia, Neira, René, Sophie, Silvia, Sylla, Valérie et Yossa

**Soutien public**

La réalisation de cette étude est soutenue par la Fédération Wallonie-Bruxelles



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES

**Editrice responsable**

Bérengère Marques-Pereira  
Université des Femmes asbl  
10 rue du Méridien 1210 Bruxelles

**Publication**

Mars 2015

**Texte disponible**

En ligne sur [www.universitedesfemmes.be](http://www.universitedesfemmes.be)  
Sur demande au secrétariat de l'Université des Femmes  
02 2293825 – [info@universitedesfemmes.be](mailto:info@universitedesfemmes.be)

Ce « document de travail » formalise les différentes étapes et acquis  
d'une recherche-action intitulée

## **Atelier d'exploration urbaine**

### **« Les sorcières reprennent la nuit »**

qui s'est tenue les 7, 14 et 28 octobre 2014

à Bruxelles

à l'initiative de l'Université des Femmes asbl

dans le cadre de ses activités d'éducation permanente

soutenues par la Fédération Wallonie-Bruxelles.



L'Université des Femmes est une association féministe  
reconnue par la Fédération Wallonie-Bruxelles

## Table des matières

p. 2 :	Remerciements
p. 4 :	Table des matières
p. 5 :	Introduction
p. 5 :	<i>Des paroles de femmes</i>
p. 6 :	<i>Une expérimentation inscrite dans un mouvement social</i>
p. 8 :	<i>La sorcière, référence symbolique et historique</i>
p. 16 :	Méthodologie
p. 16 :	<i>Une procédure féministe</i>
p. 16 :	<i>Trois étapes de l'observation à l'expression</i>
p. 17 :	<i>Un contexte urbain et communal</i>
p. 19 :	Contenu
p. 19 :	<i>1<sup>er</sup> Lieu : Rue du Méridien et rue Verte</i>
p. 19 :	<i>2<sup>e</sup> Lieu : entrée du Parc Traversière (8, rue Traversière)</i>
p. 20 :	<i>3<sup>e</sup> Lieu : Rue Botanique</i>
p. 21 :	<i>4<sup>e</sup> Lieu : Rue Verte</i>
p. 22 :	<i>5<sup>e</sup> Lieu : Rue de la Rivière, rue d'Aerschot, rue de Brabant</i>
p. 24 :	<i>6<sup>e</sup> Lieu : Place Saint-Lazare, passage Rogier</i>
p. 25 :	<i>7<sup>e</sup> Lieu : Les tunnels reliant la place du Nord et la rue de la Prairie</i>
p. 26 :	<i>8<sup>e</sup> Lieu : Le couloir menant aux quais de la Gare du Nord</i>
p. 26 :	<i>9<sup>e</sup> Lieu : Salle des guichets de la Gare du Nord</i>
p. 28 :	<i>10<sup>e</sup> Lieu : Gare des bus située sous la Gare du Nord : la fresque murale</i>
p. 29 :	<i>11<sup>e</sup> Lieu : Gare des bus sous la Gare du Nord : l'environnement</i>
p. 30 :	<i>12<sup>e</sup> Lieu : Place Simon Bolivar et l'allée centrale du Boulevard Albert II</i>
p. 31 :	<i>13<sup>e</sup> Lieu : La station de Métro Yser</i>
p. 33 :	Conclusion
p. 33 :	<i>Synthèse des observations</i>
p. 33 :	<i>Commentaire</i>
p. 35 :	Références bibliographiques
p. 35 :	<i>Espaces publics genrés</i>
p. 37 :	<i>Insécurité et harcèlement en rue</i>
p. 37 :	<i>Analyses et pratiques féministes</i>
p. 39 :	Annexe 1 – Questionnaire
p. 40 :	Annexe 2 – Carte de l'itinéraire

## Introduction

### *Des paroles de femmes*

En chercheuses féministes, nous usons ici d'une « parole située », c'est-à-dire que nous parlons à partir d'une position précise, celle de femmes, et d'un contexte évalué à partir du vécu des femmes de manière à permettre au lecteur, à la lectrice, de se démarquer des lieux communs réputés neutres alors qu'ils sont en réalité masculins.

Notre lieu d'observation est l'association belge francophone *Université des Femmes*, installée en région bruxelloise et rayonnant depuis plus de 30 ans via des activités de production, conservation et diffusion de savoirs sur les femmes et l'égalité, développées avec les outils féministes d'analyse des rapports sociaux de sexe (les relations entre les catégories sociales des femmes et des hommes) et des méthodes à la fois de recherche scientifique et d'éducation permanente pour adultes.

Le contexte de l'atelier d'exploration urbaine mené en octobre 2014 qui nourrit cette étude se tisse de plusieurs fils. Il y a tout d'abord la figure emblématique de la sorcière qui est explorée depuis 2010 à travers des activités diverses organisées annuellement par l'association au moment du folklore d'Halloween. Ces journées de fin octobre coïncident avec les antiques festivités celtiques de Samain, un temps de conjonction entre les mondes ouvert et caché, entre le réel et l'imaginaire surnaturel. Les activités participatives proposées s'appuient à la fois sur les récits développés autour de grands personnages féminins incarnant le mythe de la transgression – par les femmes – des normes sociales forgées par les hommes et sur leurs liens avec la réalité historique des paysannes stigmatisées et persécutées comme sorcières. Elles ont permis de déconstruire le stéréotype sexiste de cette figure féminine et de travailler collectivement à sa transformation en référence plus positive. A l'instar de l'utilisation du symbole de la sorcière dans l'illustration des luttes féministes, ce personnage a été prétexte à l'exploration et à la reconnaissance de capacités, de « pouvoirs » possédés et méconnus par les femmes telles la capacité de sortir la nuit sans crainte.

D'autre part, l'association mène depuis plusieurs années, une réflexion multiforme sur les inégalités de genre dans la mobilité, sur l'accès inégalitaire aux espaces publics. Elle s'est notamment associée à l'organisation Garance pour un accompagnement scientifique d'un programme de marches exploratoires mené en région bruxelloise avec différents groupes de femmes. Elle a également guidé des associations de femmes pour l'élaboration de projets associatifs ayant pour objectif de leur permettre d'intervenir dans les processus consultatifs communaux relatifs à des projets « mobilité ». A partir de ces démarches et questionnements, de ces différentes activités mises sur pied, des femmes ont été amenées à découvrir des ressources personnelles et collectives par des expérimentations ludiques et documentées. Elles renforcent ainsi leurs capacités à affronter des difficultés en déconstruisant leur origine patriarcale. Ainsi, à l'automne 2014, un atelier d'exploration urbaine a amené les participant-e-s à questionner un environnement physique urbain et à formuler les sensations, les frustrations, les souhaits qu'il suscite.

## *Une expérimentation inscrite dans un mouvement social*

L'atelier d'exploration urbaine, expérimenté par les « sorcières » emmenées par l'Université des Femmes, invite à s'inspirer de l'audace de ces femmes emblématiques qui osaient braver la nuit pour se réunir dans des lieux réputés hostiles. Il s'inscrit ainsi dans un courant féministe de réappropriation par les femmes des espaces publics, notamment là et quand elles sont le moins présentes. Cette réappropriation se forge d'abord par des étapes d'observation via des états des lieux dans lesquels la vision et la perception des femmes priment. Viennent ensuite la dénonciation via des analyses et recherches qui objectivent les inégalités de genre dans la conception, la réalisation et la pratique des espaces publics. Les éléments qui construisent ce sentiment d'insécurité qui pousse les femmes à privilégier les espaces privés sont cernés et déconstruits. Des associations mènent des marches exploratoires en milieu urbain, proposent des colloques et travaillent ensemble sur ces questions. Des données sur la matérialité, l'affectation et la fréquentation des lieux publics sont récoltées, analysées et publiées par des géographes, des sociologues, des urbanistes. Les médias relaient reportages et avis. De partout se font entendre des voix. La sensibilisation au vécu des femmes et au caractère inégal de l'aménagement des espaces en bénéficie. Mais cela reste trop ponctuel et sans transmission suffisante vers les mondes académiques, syndicaux, politiques. Il reste à pérenniser ces actions et à faire lien avec une intégration systématique de l'analyse de genre à toutes les étapes des politiques publiques qui concernent l'éducation, l'urbanisme, la mobilité. Que ce soit en Belgique ou ailleurs, la dénonciation ne suffit pas, mais elle constitue une première étape nécessaire et utile pour nourrir ce mouvement social porté par les femmes pour qu'elles se sentent enfin légitimes partout et à tout moment.

Pour les femmes, en effet, accéder aux espaces publics n'est pas une mince affaire. A chaque moment, des messages implicites ou explicites les interpellent, leur rappelant qu'elles y sont simplement tolérées, pour un temps, dans certains lieux, à certaines heures et que leur apparence, leurs attitudes sont contrôlées. S'en suit un sentiment diffus d'insécurité, disproportionné par rapport aux agressions recensées par les autorités. Cette impression constante d'un danger imminent à éviter, contourner, fuir... est pourtant bien réelle et induit toute une série de limitations intégrées par les femmes depuis si longtemps qu'elles en sont devenues inconscientes. Les participantes à l'atelier évoquent ainsi les attitudes des hommes vis-à-vis d'elles et des femmes en général comme facteur de malaise et de peur.

Le harcèlement de rue exercé par des hommes vis-à-vis des femmes dans l'espace public a émergé dans l'espace médiatique en Belgique par la diffusion, en juillet 2012, du film documentaire *Femme de la rue* réalisé par Sofie Peeters, étudiante à la Haute école Rits, école d'art du spectacle et des techniques audiovisuelles. Le phénomène relève en fait de pratiques connues, anciennes qui ont pour terreau la division sexuelle du travail : aux hommes les tâches extérieures, publiques, liées à la production et aux femmes, les tâches domestiques, privées, liée à la reproduction. La socialisation différenciée des hommes et des femmes assure la transmission de cette division qui se double d'une hiérarchisation, les femmes devant marquer le pas devant la domination des hommes. Cela imprègne toujours les esprits et les comportements malgré les avancées – plus légales que concrètes – vers l'égalité entre les sexes obtenues par les femmes et leurs mouvements. Ainsi, les hommes se sentent légitimés à rappeler aux femmes leur place, à savoir hors de l'espace public dont ils se vivent en occupants, gestionnaires et gardiens.

En Belgique, ces pratiques ont soudain touché le grand public par ce documentaire qui a créé un buzz médiatique du fait de sa large diffusion notamment par le biais des réseaux sociaux. Il montre les remarques reçues par une jeune femme déambulant en ville avec une caméra cachée. L'indignation devant ces insultes parfois violentes s'est doublée d'un débat à propos du choix posé par la réalisatrice d'un quartier bruxellois marqué par sa population principalement d'origine étrangère. La question du racisme a ainsi croisé la question du sexisme. La vague d'étonnement et d'indignation qui a suivi a poussé la Ville de Bruxelles à introduire un élément spécifique aux injures dans son règlement communal. L'infraction en cause peut ainsi être notifiée et faire l'objet de poursuites dans le cadre du dispositif des « sanctions administratives communales ». En pratique, il s'est avéré que ce règlement, décidé à la hâte et sans une réflexion de fond suffisante, est peu clair, difficilement applicable et appliqué.

La Belgique n'est, hélas, pas le seul pays où les femmes connaissent des problèmes lorsqu'elles se déplacent à l'extérieur. Près de nous, en France, plusieurs études ont parlé du harcèlement de rue. L'urbaniste Claire Gervais<sup>1</sup>, qui a mené en 2013 une recherche sur les pratiques nocturnes de la ville par les femmes, parle d'un « combat pour l'espace » dont le harcèlement de rue est une des marques visibles. Des observations menées notamment à Rennes et à Bordeaux révèlent des cartographies différenciées de la présence des femmes et des hommes, les femmes étant nettement minoritaires dans l'espace public. En 2003, l'équipe Simone Sagesse de l'Université de Toulouse a publié les résultats d'une recherche sur les injonctions de genre dans les quartiers montrant les stratégies de visibilisation et d'occupation des lieux du quartier par les groupes masculins. En novembre 2013, un colloque *Sortir la nuit* s'est tenu à l'Université de Lille au cours duquel de jeunes chercheuses ont présenté les résultats de leur enquête *La rue, la nuit, femmes sans peur ?* illustrant les stratégies d'intimidation des femmes (la moitié de leur échantillon avait été poursuivies ou insultées, le quart touchées ou invitées à des activités sexuelles). En Suisse, la sociologue Marylène Lieber a publié plusieurs travaux sur l'insécurité des femmes dans l'espace urbain. Du Canada à l'Angleterre, des femmes ont marché dans la rue pour protester contre les agressions sexuelles et revendiquer une liberté d'habillement lorsqu'elles sont dehors (les *SlutWalks*). En Inde, des cours massifs d'autodéfense ont été organisés pour les femmes suite aux révélations sur le nombre des agressions à caractère sexuel dans l'espace public. La liste n'est pas exhaustive. Il ne s'agit donc pas de suite d'anecdotes ou de faits divers mais bien d'un système universel dans lequel les femmes sont ciblées. Il est d'ailleurs régulièrement mis en lumière au niveau international. Ainsi, en 2010, une conférence internationale *Women's safety* s'est tenue à Delhi pour, notamment, « améliorer l'inclusion des femmes et leur droit à la ville ».

Ces pratiques de harcèlement contribuent à la construction, dans le chef des femmes, d'une représentation des espaces extérieurs perçus comme potentiellement dangereux, particulièrement à certaines heures et à certains endroits. S'y ajoutent les projections sociales dont le corps féminin est l'objet telles que « la perception, partagée par les hommes et les femmes, du corps féminin comme étant plus 'vulnérable' que le corps masculin » – soulignée par l'urbaniste Marie Katharina Gilow<sup>1</sup> – et un rapport à l'extérieur

---

<sup>1</sup> GILOW Marie Katharina, *Mobilité des femmes et sentiment d'insécurité en milieu urbain bruxellois : enjeu spatial, enjeu social*, 2014, mémoire non publié pour un Master complémentaire en Urbanisme et Aménagement du Territoire, Ecole polytechnique de Bruxelles – Service Construction, Architecture et Urbanisme.



socialement différencié selon le sexe à partir de pratiques, d'une éducation, de moyens d'accès défavorables aux femmes.

Les conséquences, pour la mobilité des femmes, sont importantes et souvent, mal ou trop peu analysées. Ainsi, les observations étudiées montrent que les femmes se prémunissent des risques de manière exagérée. Leur sentiment d'insécurité ne serait donc pas, comme celui des hommes, proportionnel aux risques réels encourus. En fait, ces précautions répondent à toute une série d'agressions jugées mineures –et donc échappant aux constats et statistiques – mais tellement répétées et habituelles qu'elles contribuent gravement au bien-être des femmes dans la rue. L'indifférence sociale face à ces faits les contraint dès lors à des attitudes et comportements destinés à minimiser les risques et l'inconfort public. Elles s'habillent selon les trajets et les modes de transport qu'elles empruntent, elles pratiquent l'évitement de certaines zones quitte à augmenter leur parcours, elles évitent de sortir seules la nuit ou lors des périodes d'obscurité, elles ne s'attardent pas, elles vont vite, etc.

Surtout, les femmes ont aussi le sentiment qu'il est inutile d'attendre un comportement correct des hommes et que c'est à elles de tenir compte de leurs « pulsions irrépessibles ». Par tous ces biais, leur pratique des espaces publics est fortement limitée dans l'espace, dans le temps, dans la manière de les occuper.

Pourquoi cette dénonciation arrive-t-elle aujourd'hui ? Est-ce que quelque chose a changé dans les mœurs, dans la société ? Le changement de mœurs suit les changements de mentalité en général. Il y a donc sans doute plusieurs réponses possibles. Bien sûr, l'action des médias est importante. Mais peut-être aussi que les femmes, qui montent en puissance partout dans le monde, commencent à se sentir assez fortes pour oser et porter ces dénonciations. Sans doute aussi nos sociétés commencent-elles à acquérir une capacité collective suffisante pour affronter ce type de problématique jusque-là mise « sous le paillason » faute de concepts pour l'analyse, faute de données pour des états des lieux complets. Il faut aussi interroger la volonté politique, capable de prendre acte et de lancer le débat pour améliorer le « vivre ensemble ». A cet égard, le fait que les femmes sont plus présentes dans cet espace public particulier a certainement une influence sur la mise à l'agenda des problèmes qui les touchent particulièrement en tant que groupe social.

### ***La sorcière, référence symbolique et historique***



Chapeaux de sorcières et revendications portés par les femmes de la CSC (syndicat chrétien) lors des actions 2015 de la Marche mondiale des Femmes à Bruxelles.



A toutes les époques de leurs luttes, les féministes ont mobilisé l'image de la sorcière pour exprimer leurs difficultés et porter leurs revendications. L'Université des Femmes, dont les bureaux voisinent ceux du Centre d'Archives et de Recherches pour l'Histoire des Femmes (CARHIF), le savent d'autant mieux que son centre de documentation, la Bibliothèque Léonie La Fontaine, permet la consultation de nombreux ouvrages sur les développements sociaux, culturels et artistiques de cette figure symbolique et historique. Elle conserve par exemple précieusement la revue *Sorcières*<sup>2</sup>, une revue de femmes fondée en France par Xavière Gauthier et publiée entre 1976 et 1981 dans le but de donner ou rendre la parole aux femmes pour qu'elles puissent exprimer leur créativité comme le soulignait sa fondatrice : « Je voudrais que *Sorcières* soit un lieu ouvert pour toutes les femmes qui luttent en tant que femmes, qui cherchent et disent (écrivent, chantent, filment, peignent, dansent, dessinent, sculptent, jouent, travaillent) leur spécificité et leur force de femme (...) ».



Les sorcières, des femmes effrayantes ? Bien au contraire, il s'agit de femmes savantes détruites par les pouvoirs masculins que l'Université des Femmes tente de réhabiliter par des travaux de découverte et d'écriture communes mais aussi par des séances d'investissement physique de lieux et d'horaires symboliquement interdits aux femmes : dehors, la nuit !

Les femmes jeunes ou âgées, le plus souvent actives dans les campagnes, pauvres et illettrées, que l'on qualifiait de sorcières connaissaient en fait les plantes locales et leurs usages, l'art de soigner et d'aider les femmes en mal d'enfantement. Elles s'inscrivaient

<sup>2</sup> Caroline GOLDBLUM, *Sorcières*, 1976-1981. Etude d'une revue féministe. Master 1, Université de Lille III, (dir. Florence Tamagne), 2009.

dans une longue tradition de figures féminines mythiques comme celle de la démons Lilith des temps bibliques, de la magicienne Médée de l'Antiquité grecque ou encore de l'ogresse des contes berbères.

**Lilith** est un être de légende dont les racines remontent à l'aube de l'humanité. Selon la langue dans laquelle on en parle, son nom voudrait dire « Dame du Vent » (en sumérien) ou « Être féminin de la nuit » (en hébreu)... Quoi qu'il en soit, il fut dit d'elle tout et son contraire : Déesse-mère chez les uns, elle dévorait, en vraie démons, les enfants chez les autres.

Le livre de la Genèse évoque, quant à lui, deux récits de la création de la femme. Dans le premier, l'homme et la femme sont créés au même moment (Gen. 1:26-27) : « Dieu créa l'homme [l'humain] à son image ; il le créa à l'image de Dieu, il les créa mâle et femelle ». Dans le second, où elle reçoit le nom d'Ève, la femme est conçue à partir d'une côte prise sur le corps d'Adam. Afin de résoudre la contradiction entre ces deux passages, des rabbins s'inspirant de certaines légendes sémites, notèrent ainsi la preuve de l'existence d'une « autre première femme » avant Ève. Lilith symbolise donc une représentation du matriarcat préexistant au patriarcat. Tirée de la même terre qu'Adam, elle se considère comme son égale, ce qui provoque une dispute dans le couple. Elle abandonne alors Adam et le Paradis pour aller demander l'arbitrage du Créateur. Devant les plaintes d'Adam, Dieu tente de convaincre Lilith d'accepter une position inférieure, ce qu'elle refuse. Elle est donc celle qui dit non à la fois à la position que lui propose l'homme dans le couple et non à la tentative de réconciliation de Dieu lui ordonnant de se plier au désir de l'homme.

Dieu la punit en la condamnant à voir tous ses enfants mourir. Désespérée, elle se suicide et, pour se venger, se réincarne en serpent tentateur d'Ève... On pourrait conclure de ces récits que, si Dieu s'était montré juste et avait protégé l'égalité initiale entre la femme et l'homme, il aurait évité bien des soucis à l'humanité...

**Médée** est un personnage de la mythologie grecque. Elle est la fille d'Aiétès, roi de Colchide et Corinthe et d'Idya. Médée est aussi prêtresse d'Hécate et détient des pouvoirs magiques qui lui permettent d'influer sur les êtres humains, les phénomènes naturels et les monstres à l'aide d'herbes enchantées, philtres, potions magiques et incantations. Descendante du Soleil, elle a des yeux perçants, étincelants et elle est d'une grande beauté.

Selon la mythologie grecque, la Colchide, située sur les bords de la Mer Noire, était considérée par les Grecs comme un pays d'une richesse fabuleuse. Ses habitants vivaient de l'extraction et du traitement de minerais d'or, de fer, de cuivre. Ils étaient maîtres dans la fabrication d'objets en bronze. Cet ancien royaume correspond actuellement à plusieurs provinces géorgiennes, et du nord-est de la Turquie.

L'histoire de Médée commence avec Jason, un fils de roi dépossédé de son royaume de Iolcos par Pélidas. Ce dernier lui propose de lui rendre son royaume en échange de la Toison d'or (toison dorée d'un bouc ailé envoyé par Zeus. Sa légende proviendrait de l'habitude qu'avaient les habitants de la région d'attraper des paillettes d'or en plongeant des peaux de mouton dans le lit des rivières) que le roi Aiétès a placée sous la surveillance d'un féroce dragon. Jason s'entoure d'une cinquantaine d'amis qu'il emmène à bord du bateau Argo : les Argonautes voguent d'aventures en aventures vers la Colchide. Le roi Aiétès promet à Jason de lui remettre la Toison d'or s'il parvient à réussir, en un jour, deux épreuves : dompter deux taureaux crachant des flammes, les atteler à une charrue pour labourer un champ. Ensuite y semer les dents d'un dragon dont poussera une armée de géants qu'il lui faudra tuer jusqu'au dernier ! Intervient alors Médée, tombée amoureuse de Jason par l'entremise de la déesse Héra qui souhaite à tout prix la victoire de Jason. Pour profiter de l'avantage que lui accorderaient ses pouvoirs, Jason promet de l'emmener avec lui et de l'épouser. Par amour, Médée trahit son père et son pays : elle concocte un onguent pour rendre Jason invulnérable durant une journée et lui dit de jeter une pierre au milieu des géants qui, se croyant

attaqués par leur voisin, s'entretuent. Grâce aux précieux pouvoirs et savoirs de Médée, Jason remporte les épreuves.

Comprenant que son père veut renier sa parole afin de conserver la Toison, Médée convainc Jason de la voler pendant qu'elle endort le dragon à l'aide d'un chant mélodieux et d'une décoction d'herbes, et de partir au plus vite. Pour retarder leurs poursuivants, elle tue et découpe son propre frère cadet en morceaux qu'elle jette un à un derrière elle. Les Argonautes, Jason et Médée rentrent à Iolcos et remettent la Toison d'or à Pélías qui ne montre aucun empressement pour rendre le royaume à Jason dont il a tué les parents et dispersé la famille pendant son absence. Pélías vieillissant, Médée révèle à ses filles qu'elle a le pouvoir de le rajeunir. Elle le prouve en jetant les morceaux d'un bouc dans un chaudron de bouillon d'herbes dont il ressort, après quelques incantations, un agneau. Convaincues, les filles découpent leur père endormi par Médée et placent les morceaux dans le même bouillon... dont il ne ressort jamais, Médée n'ayant pas proposé de prononcer les incantations résurrectionnelles. Horrifiés par ce crime, les citoyens de Iolcos en chassent Jason et Médée.

Le couple trouve refuge en Corinthe où ils ont plusieurs enfants et vivent heureux pendant dix ans... jusqu'à ce que Jason tombe amoureux de Créüse, jeune et riche fille du roi Créon de Corinthe. Oubliant son serment et la fidélité qu'il doit à Médée, il la répudie afin d'épouser la belle princesse. Feignant de se soumettre, Médée offre à Créüse une robe de mariage qui aussitôt enfilée prend feu, la brûle et incendie le château. Zeus, émerveillé par l'énergie de Médée, s'éprend d'elle, mais elle repousse ses avances. Pour la remercier, Héra lui promet de rendre ses enfants immortels si elle les lui sacrifie. On ne sait donc si Médée a tué ses enfants pour les sauver, pour punir Jason de l'avoir répudiée, s'ils sont morts dans l'incendie du château ou lapidés par les Corinthiens pour venger la mort de Créüse et de son père Créon... Jason s'échappe de l'incendie par une fenêtre du château. Abandonné des dieux pour avoir rompu son serment envers Médée, il vivra dépité, seul et oublié à l'ombre de l'épave de l'Argo, dont une poutre vermoulue lui tombe sur la tête, mettant fin à sa vie. Quant à Médée, elle est emportée dans les airs dans un char tiré par des serpents ailés, envoyé par son grand-père Hélios, le soleil. Menacée par les Corinthiens, elle se réfugie d'abord auprès d'Héraclès à Thèbes où il avait promis de la protéger si Jason lui était un jour infidèle. Elle le guérit de la folie qui lui a fait tuer ses enfants, mais les Thébains ne souhaitent pas la laisser résider à Thèbes car Créon – qu'elle a indirectement tué – a également été leur roi. Elle se rend à Athènes où le roi Égée est heureux de l'épouser car elle lui avait promis et lui donna un fils, Médéios. Ce qu'Égée a oublié, c'est qu'il a déjà un fils, Thésée, dont il a dû confier la garde à Æthra à qui il a demandé de lui révéler le secret de sa naissance lorsqu'il serait assez fort pour partir à sa recherche. En le voyant arriver à Athènes, Médée devine l'identité de Thésée et son intention de succéder à son père. Afin d'assurer le trône pour son fils Médos, elle convainc Égée d'empoisonner ce mystérieux étranger au cours d'un festin organisé en son honneur. Au moment fatidique, Égée reconnaît l'épée de son premier fils, sauve Thésée de justesse et bannit Médée d'Athènes. Contrainte de reprendre la route, Médée se déplace autour de la Méditerranée, guérissant des malades et enseignant certains de ses savoirs. Apprenant que le trône de son père Aiétès a été usurpé par son oncle Persès, elle rentre en Colchide avec Médos qui tue Persès, rend le trône à Aiétès et agrandit le royaume. Selon le mythe, Médée ne meurt pas, elle devient une immortelle et demeure aux Champs-Élysées où elle épouse Achille, un héros de la guerre de Troie.

Les versions de l'histoire de Médée sont nombreuses et la présentent sous des personnalités diverses dont celle d'une démonsse guerrière, empoisonneuse et infanticide, une égoïste prête à tout, même aux actes les plus extrêmes pour parvenir à ses fins. Médée est pourtant une princesse vertueuse qui n'emploie les secrets hérités de sa mère que pour le bien de ceux qui viennent la consulter. Provoqué par Aphrodite, son amour pour Jason est inconditionnel : elle lui sacrifie sa famille, son pays et l'aide à sortir des situations les plus difficiles. Répudiée sans raison et sans concertation, ces sacrifices lui paraissent toutefois vains. La douleur causée par son amour perdu, la trahison et le mépris dont elle est victime appellent une vengeance à la hauteur des affronts subis. Elle privera donc Jason de tout ce qu'elle lui a pourtant donné : l'amour, les enfants, la gloire et le pouvoir.

Comment une mère peut-elle tuer les enfants qu'elle aime ? Ses raisons sont paradoxales : d'une part, privée de ses enfants, Médée ne peut supporter l'idée que son père jouisse de leur présence. Par ailleurs, ceux-ci incarnent le reflet de l'homme qui l'a humiliée et ils en deviennent odieux à ses yeux. D'autre part, en leur ôtant la vie, elle leur épargne le risque de devenir la proie de ses ennemis. En accomplissant ce geste terrible, elle fait table rase du passé et se comporte comme Jason : sans pitié. C'est cela qui lui est reproché : l'usage des mêmes rapports de force que les hommes. Tandis que Jason perd les mirages sur lesquels il s'était construit, Médée reste fidèle à elle-même, renforçant son estime de soi. Cette femme trahie, abandonnée et obligée d'errer de cour en cour, trouve ainsi la force et le courage de traverser seule les mers et les continents pour chercher un asile dans des contrées lointaines devenant ainsi une figure symbole de la femme migrante, passeuse de cultures.

*Références bibliographiques :*

- Médée, in : <http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9d%C3%A9e>
- Colchide, in : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Colchide>
- Antiquité, in : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Antiquit%C3%A9>
- Mythologie grecque et romaine, in : <http://www.dicoperso.com/term/ad0aeb1acaba55f52,,xhtml>
- BOULOGNE, Jacques. « Les combats de Médée ». *La grande Oreille : la revue des arts et de la parole*, juin 2007, n°31, pp. 30-35.
- DEFASNE Jean. *Mystères et légendes au pays des dieux : contes mythologiques*. Yens sur Morges : Cabédita, 2007.
- GRAVES Robert. *Les mythes grecs* (tome II). Paris : Hachette, 1967.
- LESCARRET Jérôme. *La Mythologie Gréco-romaine*. Paris : Éd. Gisserot, 2008.

**L'ogresse** prend différents visages selon les régions. Si nous prenons l'exemple de la Kabylie, cette femme y est appelée Teryel, d'une racine berbère Tryl, une femme ogresse, indépendante, sans homme. Son nom seul fait frémir l'auditoire enfantin par sa puissance d'évocation ! C'est une femme sauvage, géante. Elle habite le plus souvent seule dans la nature sauvage, en un lieu souterrain (grotte, caverne, puits) antinomique de la maison des hommes. Teryel est libre et méprise les activités domestiques le plus souvent dévolues aux femmes. Elle est présentée généralement sans enfant pour manifester son refus d'asservir le fruit de son corps au seul pouvoir des hommes. Teryel illustre ainsi un certain nombre de sorcières, des femmes résolument rebelles qui refusent d'être asservies. Elles préfèrent rester « hors société » et maintiennent par leur présence des espaces de nature sauvage où elles trouvent refuge.

Camille Lacoste-Dujardin est ethnologue. Elle a passé de nombreuses années en Kabylie où elle a pris le temps d'observer, d'écouter cette société, d'entendre les histoires qui s'y racontaient. « La richesse des contes est telle que, demeurant moi-même imprégnée de leur parole, je n'ai que peu à peu réellement accédé à toutes les valeurs et aux sens multiples de ce corpus ». Dans son livre *La vaillance des femmes*, elle approfondit et analyse cette société en se plaçant résolument du côté des femmes jusque-là négligées et peu prises en compte dans les études sociologiques classiques.

Elle montre « comment les femmes, avec une lucidité et une vaillance exemplaires, ont construit en Kabylie une 'science des femmes' où la résistance s'est muée en contre-attaque : elle s'exprime dans les contes que les mères inculquent aux enfants, où l'adulte effrayant est l'ogresse Teryel, expression extrême de la rébellion féminine face aux contraintes masculines que cette femme sauvage dénonce en chacun de ses actes. Mieux, ces femmes kabyles viennent à contester la règle patriarcale par des contre-pouvoirs, jusque dans le domaine de la parenté ». Les ogresses préfigurent ainsi les sorcières, des personnages de femmes rebelles capables de donner de nouveaux pouvoirs ou de manifester la puissance des femmes.

Le personnage de l'ogresse est présenté ici par la conteuse bruxelloise Bernadette Heinrich qui a développé des mises en scène de contes autour de lui dans le cadre des activités de l'Université des Femmes.

**Les sorcières** ont peuplé notre univers de tout temps. Les historiens Colette Piat, Danielle Regnier-Bohler, Jules Michelet en ont établi la longue chronologie. Le spécialiste de la « micro-histoire » – ou histoire des indices – Carlo Ginzburg, les considère dans ses écrits comme des héritières des cultes anciens. Nous les voyons actuellement plutôt comme de simples détentrices de connaissances botaniques et naturelles. Mais, entre ces deux perceptions, à un moment donné de notre histoire commune, un changement essentiel s'est produit. Le personnage de guérisseur plus ou moins chamane et souvent masculin, un brin inquiétant, mais plutôt bénéfique pour la communauté, s'est transformé en une vieille femme, isolée et maléfique. Dans nos régions européennes, cette métamorphose s'est produite à la fin du moyen âge, en plein *quattrocento*. Bien qu'on l'attribue généralement à l'Eglise, la persécution organisée de ces femmes sera davantage l'affaire de l'Etat et se déroulera entre la fin du 16<sup>e</sup> siècle et la première moitié du 17<sup>e</sup> siècle ! La figure de la sorcière apparaît véritablement avec le 15<sup>e</sup> siècle. En ce temps particulier de l'histoire, plusieurs mouvements d'affirmation de pouvoir vont intervenir, pour créer en creux, dans leur intersection, le portrait robot de la sorcière.

Le premier de ces mouvements d'affirmation de pouvoir est celui que le roi de France Charles VI va réaliser en accord avec l'Eglise. Durant l'hiver 1395, ce roi signe un arrêt qui condamne des milliers de juifs à l'expulsion hors de France. Dans les 50 ans qui vont suivre, on va retrouver, dans le portrait robot de la sorcière qui va se dessiner peu à peu, des caractères de cette population marquée par la persécution. Ainsi, les sorcières se rendent au sabbat (jour de repos de la semaine juive mais aussi nom attribué à une cérémonie orgiaque pratiquée la nuit par les sorciers), utilisent des pentacles (dessin d'une étoile à cinq branches), se retrouvent dans des synagogues (du terme hébreu signifiant assemblée) et utilisent des signes Kabbalistiques (qui ne sont autres que des lettres de l'alphabet hébraïque), etc. Juifs et sorcières sont identifiés comme des ennemis de l'Eglise catholique et vont être brûlés de manière indifférenciée : le Talmud est ainsi considéré comme livre de sorcellerie et en posséder un condamne au bûcher. La persécution ira jusqu'à la menace de sorcellerie – donc de mort – adressée à Léonora Galigai, Marquise d'Ancre, parce qu'elle appellera des médecins juifs au chevet du fils malade de Marie de Médicis ! De plus, comme les juifs, les sorcières sont soupçonnées de cannibalisme d'enfants. Enfin, nous retrouverons les caractéristiques physiques caricaturales assignées aux juifs dans le portrait robot de la sorcière (attitude de bossue, grand nez,...).

Le second mouvement d'affirmation de pouvoir est celui de la généralisation des universités, et plus particulièrement des « facultés de médecine » également liées à l'Eglise catholique – Faculté de médecine de Poitiers en 1432, Faculté de Marseille en 1409, d'Avignon en 1365, de Louvain en 1425. Le savoir devient l'affaire de grandes institutions catholiques et de ses érudits. Il est à noter d'ailleurs, que les médecins sortant des Universités seront exclusivement des hommes alors que la sorcellerie sera surtout une affaire de femmes.

Enfin, le dernier mouvement est celui de l'installation d'une nouvelle classe sociale, indépendante de l'Eglise : la bourgeoisie. Les rapports marchands prennent de l'importance et s'institutionnalisent avec la création des premières bourses de commerce. Nous sommes donc à l'époque de la création du capitalisme. Or, une règle fondamentale des soins proposés par les sorciers et sorcières est la gratuité. Seuls, des dons en nature sont acceptés. Cette règle est d'autant plus importante qu'elle va traverser les siècles et reste toujours d'actualité à l'heure actuelle. Les hommes médecins chrétiens deviendront de braves bourgeois monnayant leur savoir. Les sorcières, quant à elles, seront maudites. Il s'agit de leur confisquer leur tout dernier savoir : leur pouvoir de guérir, mais surtout celui d'aider à l'accouchement. Que de savoirs précieux pour les femmes seront dès lors perdus suite à ce grand nettoyage ! C'est en effet autour de 1515 que va être publié le premier ouvrage universitaire sur l'obstétrique, mais il ne référenciera que le savoir universitaire,

plus que balbutiant à cette époque, sur cette matière. Le savoir des sorcières, ces femmes du peuple, sera diabolisé : y avoir recours ou le diffuser sera punissable.

Revenons au « portrait robot » de la sorcière. Si le quinzième siècle l'a vu se créer de toute pièce et se diffuser en France et dans les pays aux alentours, la seconde étape va se mettre en place dès la fin de ce siècle. En 1487 paraît le *Malleus Maleficarum* ou *Marteau des sorcières*. Il s'agit d'un ouvrage, publié pour la première fois en Alsace (qui paiera un lourd tribut en sorcières) co-écrit par Heinrich Kramer, professeur de théologie à Sélestat et inquisiteur et Jacques Sprenger, Dominicain de très grand renom. Ce livre servira de référence légale au tribunal... de l'Etat ! On y lit que les sorcières ne commercent point avec les hommes et « qu'elles s'aiment entre elles ». On y lit également, que le mot « Femina » est constitué de « Fe » et de « Minus », ce qui se traduit, toujours d'après cet opus, par « faible (minus) par la foi (fé) ». A partir de là, les auteurs délirent calmement, en démontrant que faibles par la foi, les femmes ne peuvent avoir que moins de vertus, moins de forces et une passion charnelle insatiable que seuls des démons peuvent assouvir (en plus, donc, de leur « commerce féminin » qui ne peut, bien entendu, être « satisfaisant »). Ce document prône en outre la destruction par le feu. En effet, jusqu'alors, l'Inquisition condamne peu les sorcières. « Le canon Episcopi », ouvrage de référence antérieur au *Malleus*, identifie la sorcellerie à des rêveries certes néfastes, mais guère dangereuses, que l'on punit de quelques oreilles tranchées ou de passages au pilori. Seule exception : si le commerce avec le Diable, et donc l'attaque de la religion chrétienne, est « prouvé ». Dans ce cas, comme pour les autres personnages impies, qu'ils soient Juifs ou Maures, la condamnation est la mort par le feu.

Il faudra encore de longues années pour que le *Malleus Maleficarum* se diffuse en France. Pourtant, on l'a voulu petit (d'un format « poche » particulièrement exceptionnel à cette époque), maniable et donc facilement transportable et utilisable. Il ne sera pas rare que les magistrats l'apportent au tribunal et s'en inspirent directement pour condamner. Car ce sont eux qui condamneront véritablement aux bûchers des milliers de sorcières. Sous Henri IV et Louis XIII, les bûchers vont brûler et l'hécatombe durer de 1570 à 1630, soit plus de 80 ans après sa parution ! L'Etat, à ce moment, doit affirmer le pouvoir du Roi. La France est unifiée, la féodalité est morte. Il s'agit de faire régner la terreur pour garder le peuple sous l'emprise des grandes institutions telles que l'Eglise et le pouvoir royal. Le bénéfice de ce mouvement échoira aux Universités et à leurs facultés de médecine. Le savoir est enfin reconnu comme une chose sérieuse, une affaire d'érudits masculins. Le peuple, lui, attendra le bon vouloir de la bourgeoisie et sa révolution, vers la fin du 18<sup>e</sup> siècle, pour trouver un début de reconnaissance à travers les prémices de la démocratie moderne. Les sorcières, quant à elles, entreront dans le maquis de l'histoire avec Louis XIV qui mettra fin à cette hécatombe que Françoise d'Eaubonne qualifie de féminicide. Cependant, jamais plus, elles ne retrouveront la reconnaissance de leur savoir et de leur rôle dans la société.

Perspective historique proposée par Gisèle Eyckmans dans le cadre des activités de l'Université des Femmes.

#### Bibliographie :

- BECHTEL Guy. *La Sorcière et l'Occident. La destruction de la sorcellerie en Europe des origines aux grands bûchers*, Paris : Plon, 1997.
- CAMUS Dominique. *Enquête sur les hommes du Don. Le Don de vie*, Paris : Ed. Dervy, 2005.
- GINZBURG Carlo. *Le Sabbat des sorcières*, Paris : Gallimard, 1992.
- MICHELET Jules. *La sorcière*, Paris : Garnier-Flammarion Éditeurs, 1966 (première édition, 1862).
- PIAT Colette. *Quand on brûlait les sorcières*, Paris : Presse de la Cité, Paris, 1983.
- REGNIER-BOHLER Danielle (sous la dir. de). *Voix de femmes au moyen âge : Savoir, mystique, poésie, amour, sorcellerie XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris : Laffont, 2006.

Magiciennes ou démons, ces personnages féminins ont osé utiliser leurs sciences, braver les usages, mobiliser la force et la violence, casser les codes de la bienséance féminine,... Ces figures extraordinaires et puissantes nous ont été finalement transmises sous les traits caricaturaux de la sorcière, femme vieille, maléfique et laide. Ce stéréotype contribue toujours à signifier aux femmes l'interdit de développer des savoirs propres et de construire, à partir de ces savoirs et expériences, une position socioéconomique égale voire supérieure aux hommes. L'accusation de sorcellerie continue à servir de prétexte à la persécution voire l'élimination de femmes dans de nombreux pays. Elle peut concerner toutes les femmes qui sortent de la norme, qui fonctionnent « en marge ».

Par les activités de recherches et d'ateliers développés à partir du thème de la sorcière, l'Université des Femmes veut montrer que ces femmes persécutées ou dénigrées sont aussi détentrices de savoirs, d'une approche de la réalité, de savoir-faire forgés par et pour les femmes. En s'inspirant de leur obstination à les perpétuer, l'association ouvre aux femmes un lieu de déconstruction de leur assignation à l'espace privé, une possibilité de résistance aux injonctions sociales à « rester à l'intérieur ». Il s'agit d'inviter les femmes à braver les interdits sociaux qui font obstacles aux femmes lorsqu'elles souhaitent user des espaces extérieurs, urbains ou ruraux, quand la nuit est tombée, à ouvrir des moments d'interrogation collective sur ces barrières invisibles et à affirmer une volonté féministe de les renverser.





## Méthodologie

### *Une procédure féministe*

Les activités développées autour du thème des sorcières s'inscrivent dans le volet « formation » des réalisations de l'Université des Femmes. Elles utilisent les cadres de la pédagogie féministe c'est-à-dire « une méthode de formation et d'apprentissage qui utilise un cadre politique, dénonce les discriminations, et insiste sur la prise de conscience avec des objectifs de changement dans leurs dimensions individuelles et collectives »<sup>3</sup>.

Ainsi, l'atelier d'exploration urbaine a permis aux participantes, à partir de leurs observations personnelles, de prendre conscience des enjeux d'accès aux espaces publics, de les situer dans le contexte politique des aménagements urbains, de formuler leurs besoins, de les exprimer publiquement et de les transmettre aux autorités politiques concernées pour une amélioration du bien-être des femmes dans le quartier observé.

### *Trois étapes de l'observation à l'expression*

ETAPE N°1 (7 octobre 2014) : Exploration de l'itinéraire

Lors des phases préparatoires à l'atelier, un parcours a été déterminé et testé par les organisatrices au départ du siège de l'Université des Femmes pour permettre d'expérimenter un maximum de lieux urbains différents (rues, places, gare, métro,...) et réputés – par les femmes de l'association et fréquentant leurs locaux et leurs activités – comme hostiles ou désagréables la nuit tombée.

Rassemblé à 18h, le groupe de participantes reçoit explications et consignes. Il est invité à parcourir cet itinéraire ensemble. A chaque arrêt, chacune, sur base d'un questionnaire (voir annexe 1), note ses observations et ses ressentis par rapport au lieu et à ce qu'il s'y passe.

Les organisatrices communiquent en cours de route quelques informations préalablement rassemblées sur les lieux parcourus (contexte communal, lieux emblématiques, présentation des œuvres d'art public, etc.).

En fin de parcours, le groupe – réuni dans un café du centre-ville – partage ses impressions et ses notes. Vers 21h30, chacune repart ensuite vers son domicile en poursuivant son recueil d'observations.

Pour cette étape, chaque participante reçoit un dossier documentaire contenant des informations pratiques (présentation de l'atelier, carte de l'itinéraire, folder de présentation de l'association) et des articles et une bibliographie sur le thème « genre et espaces publics » rassemblés par la Bibliothèque Léonie La Fontaine.

ETAPE N°2 (14 octobre 2014) : Mise en commun des observations

Les participantes sont réunies en soirée au siège de l'association. L'itinéraire parcouru est remis en mémoire à l'aide de cartes et d'une projection de photos prises en cours de route

---

<sup>3</sup> OLLAGNIER Edmée, *Femmes et défis pour la formation des adultes. Un regard critique non-conformiste*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 66.

lors de la phase de découverte des lieux. Les observations et sensations notées individuellement sont partagées et commentées ensemble.

Les échanges font émerger des expériences positives et négatives personnelles relatives aux lieux visités ou à des circonstances similaires vécues ainsi que des propositions de solutions... Pour chaque endroit visité, l'animation vise à faire ressortir un problème particulièrement mis en évidence dans les observations individuelles effectuées à chaque étape.

Ensemble, le groupe cherche des ressources propres à renforcer le bien-être et à diminuer le sentiment d'insécurité : attitudes, refuges potentiels... Il s'interroge sur les services publics concernés et sur des demandes à formuler à ce niveau.

Quelques slogans, dénonçant les difficultés rencontrées et suggérant des pistes de médiation, sont ébauchés. Ils seront ensuite finalisés et complétés par les organisatrices à partir des notes prises par toutes. Les participantes sont invitées à parler de leur expérience autour d'elles et à inviter au moins une personne pour les accompagner lors de l'étape finale.

Pour cette étape, chaque participante reçoit un dossier documentaire contenant des articles sur le thème « violences en rue et sentiment d'insécurité » rassemblés par la Bibliothèque Léonie La Fontaine.

#### ETAPE N°3 (28 octobre 2014) : Présentation publique de l'exploration

Pour cette dernière étape, les participantes ont été rejointes par quelques personnes appelées à jouer le rôle du public extérieur.

Le groupe parcourt l'itinéraire initial, s'arrêtant aux lieux précédemment observés. A chaque arrêt, les commentaires, demandes ou suggestions sont rappelés et affichés sous forme de slogans présentés sur un panneau en forme de silhouettes féminines planté quelques instants au vu et aux yeux des passant-e-s.

Ces interventions féministes dans l'espace public sont systématiquement photographiées de manière à constituer un court reportage diffusé ensuite via les réseaux sociaux.

La balade se termine par un temps d'échanges et d'évaluation dans un café du centre-ville.

A noter que les participantes expriment cette fois s'être senties nettement plus légitimes dans l'espace public parcouru que lors de leur premier passage du fait d'y être intervenues cette fois dans le cadre d'une action d'expression publique organisée.

Pour cette étape, chaque participante reçoit un dossier documentaire contenant des articles sur le thème « Espaces publics et violences envers les femmes : des réponses » rassemblés par la Bibliothèque Léonie La Fontaine.

### ***Un contexte urbain et communal***

Le parcours se dessine principalement dans la commune de Saint-Josse-ten-Noode qui est la plus petite des 19 communes bruxelloises. Elle connaît la plus forte densité de population (équivalente à celle de Calcutta, selon les autorités communales tennodoises), avec la population la plus jeune, les plus hauts taux de cohabitation de nationalités différentes (153 nationalités, 60 langues), l'indice le plus bas de contribution de la population aux recettes communales et... des lieux sensibles comme des lieux de différents cultes, une des principales gares de la capitale et ses abords, un quartier voué à la prostitution.

On y rencontre une grande mixité sociale (les cadres supérieurs, hommes et femmes d'affaires, fonctionnaires européens des bureaux y côtoient les sans-abri, les sans papiers en grève de la faim, des « bobos », des théâtres, des centres culturels, des artistes, et des

commerces hauts en couleurs). La présence des bureaux, administrations et directions générales des institutions européennes font passer la population de 27.000 habitants le soir, à 100.000 personnes en journée.

Le quartier dans lequel démarre l'atelier d'exploration urbaine est un quartier de logements et commerces de proximité comportant plusieurs théâtres dans les rues environnantes. Il s'agit de quartiers résidentiels mêlant petits immeubles bourgeois et habitats ouvriers, mémoire d'industries à présent disparues. L'installation, côté Madou, des bureaux de la Commission européenne a légèrement « gentrifié » quelques quartiers environnants, diversifié et rehaussé la qualité dans l'offre Horeca notamment.

Après la seconde guerre mondiale, la région de Bruxelles a connu un exode des habitant-e-s aisé-e-s vers la périphérie ou les régions avoisinantes plus verdoyantes. Si Bruxelles n'a pas souffert des bombardements pendant la guerre, elle a subi ensuite un bouleversement urbanistique du fait d'un essor économique rapide permis par l'adoption du plan Marshall par la Belgique. Des quartiers entiers ont été démolis pour permettre le tracé de larges boulevards flanqués de tours de bureaux. Les hommes politiques de l'époque voulaient transformer Bruxelles en un petit Manhattan. En 1960, le centre Rogier fut créé pour revitaliser le quartier Nord où s'achève la promenade, un quartier démolí par la jonction ferroviaire Nord-Midi. Cette nouvelle physiologie de la ville a contribué à son organisation basée sur le « tout à la voiture », déshumanisant les rues et les quartiers.



Situation de la commune de Saint-Josse au sein de la Région de Bruxelles-Capitale  
(source : <http://www.isti.eu/fr/content/br%C3%A8ve-pr%C3%A9sentation-de-la-belgique>)

## Contenu

### *1<sup>er</sup> Lieu : Rue du Méridien et rue Verte*

NB : Une observation qui peut se faire partout dans la ville.

#### OBSERVATIONS ET RESENTIS

Si la plupart des trottoirs sont en général relativement étroits à Bruxelles, hormis les panneaux publicitaires inutiles, le groupe souligne ici : les terrasses (de café,...) et leurs clients qui encombrent les trottoirs, l'envahissement de l'espace public par les hommes, leur comportement dont le corollaire, la remarquable absence des femmes, saute aux yeux. Les hommes observés prennent visiblement leur temps, et se posent, même dans le chemin des personnes qui se déplacent. Certains observent les passant-e-s. Délibérément ou non selon les lieux et les circonstances, les hommes opèrent manifestement une surveillance sur les femmes et les filles qui utilisent l'espace public. Ils semblent nous dire : « votre place n'est pas ici, vous avez du travail chez vous, la rue est à nous et il est légitime que nous ayons du temps libre pour y rester ».

#### INTERPELLATION

Le partage des tâches ménagères doit s'améliorer par une implication plus importante des pères dans l'éducation, le jeu, l'échange avec leurs enfants et leur compagnie.

#### SLOGANS

(les slogans sont repris sur les panneaux exposés publiquement lors de la troisième étape)

*Les hommes ont le temps et l'espace, ça encombre les trottoirs...*

*→ Si les hommes lavaient les chaussettes et faisaient à manger,  
le temps et l'espace seraient mieux partagés*

#### DEMANDE

Favoriser une éducation scolaire à l'égalité dès le plus jeune âge et montrer l'exemple dans les services publics (parité dans les emplois, langage épique, etc.) ; assurer des règles d'occupation commerciale des espaces publics qui garantissent une circulation aisée des personnes avec enfants, des personnes en chaise roulante...

### *2<sup>e</sup> Lieu : entrée du Parc Traversière (8, rue Traversière)*

#### OBSERVATIONS ET RESENTIS

« Petit jardin semi-public, attaché au Foyer européen de la rue Traversière » (nous dit le site internet communal), le parc Traversière est un jardin à la Française où la pierre bleue domine ; il est régulièrement et soigneusement entretenu. Cependant, rien n'indique l'accessibilité de cet oasis bien soigné, contrastant avec ce qu'on a l'habitude de voir en matière de jardin à Bruxelles, qui semble davantage privé que public. La grille qui le ferme dès le soir nous exclut de cet espace sécurisant, reposant, ressourçant qui évoque un secret bien gardé, connu seulement de quelques personnes attentives.



## INTERPELLATION

Les espaces verts publics sont appréciés, car ils permettent de se poser, de reprendre contact avec la nature, de se réfugier au calme. Encore faut-il qu'ils restent entretenus, accessibles, qu'on les repère facilement et que la tranquillité y soit assurée.

## SLOGANS

*Bravo la Commune pour ce bel  
espace vert bien entretenu  
→ Mais pourquoi le garder  
secret ?*

## DEMANDE

Faire connaître davantage la présence de ce parc par un panneau de signalisation indiquant son nom, son statut et ses heures d'ouverture.



## 3<sup>e</sup> Lieu : Rue Botanique

Rue considérée dans son ensemble mais avec une attention à un long espace de murs où s'étalent les graffitis des tagueurs.

## OBSERVATIONS ET RESENTIS

En dessinant, les tagueurs marquent comme leurs des murs qui appartiennent soit à la communauté, soit à des particuliers voire des véhicules de sociétés de transports publics ou des véhicules privés. Ils s'approprient ainsi ces surfaces visibles par tous sans souci des coûts de leur remise en état ni de l'impact sur les autres personnes, affirmant une puissance et une emprise illégitimes et inquiétantes.

La présence de graffitis nous apparaît comme le signe d'une impuissance générant anxiété et frustration.

Aux côtés des graffitis, la saleté générale des rues (présence de déchets, de vomi... impression de « rues grasses »), l'omniprésence des voitures (bruit, vitesse, occupation de



l'espace), l'encombrement des trottoirs (poteaux publics mal placés ou poteaux privés pour protéger une place de parking) renforcent le malaise.

## INTERPELLATION

S'exprimer dans l'espace public est légitime. Encore faut-il assurer que cette expression se fasse dans le respect des personnes et des biens.



## SLOGANS

*Les graffeurs graffent comme Médor lève la patte  
→ Des murs propres, c'est cool pour tout le monde*

## DEMANDE

Une politique spécifique d'expression artistique (ou autre) dans les espaces publics doit être mise en œuvre comme c'est le cas dans plusieurs grandes villes du monde et les actes de dégradation doivent être réprimés les auteurs doivent réparer les dégâts qu'ils ont occasionnés.

**4<sup>e</sup> Lieu : Rue Verte**

## OBSERVATIONS ET RESSENTIS

En bordure des quartiers de prostitution proches de la Gare du Nord, l'omniprésence hostile des hommes fait fuir les femmes. À partir de la rue Royale : plus aucune femme en rue, des attroupements de jeunes garçons occupent l'espace dont certains font preuve d'un comportement hostile, voire de mépris à l'égard des femmes. Des hommes « tiennent les murs », surveillent visiblement les allées et venues. L'absence visible de toute présence institutionnelle induit un sentiment de se trouver en zone de non-droit.

Dans la rue, les rares jeunes femmes croisées circulent en groupes serrés, ne traînent pas, courent presque comme s'il s'agissait de se mettre à l'abri le plus vite possible avant « un couvre-feu virtuel ». Certaines présentent des comportements habituels aux femmes qui ne

veulent pas être dérangées (l'utilisation d'un GSM indiquant qu'elles sont en contact avec quelqu'un qui pourrait leur venir en aide ou qu'elles peuvent appeler la police au moindre signe d'agression).

Les magasins de quartier sont tenus et fréquentés par des hommes. Tout indique une non-mixité voulue, imposée. Par leurs attroupements, leurs regards, etc., les hommes présents créent une situation inconfortable. Leurs attitudes, leurs expressions, la manière dont ils occupent l'espace nous signifient que nous ne sommes pas à notre place, que nous ne sommes pas « conformes ». Notre groupe d'observatrices semble avoir été perçu comme un élément perturbateur d'une « harmonie » instaurée. Il a provoqué des expressions de méfiance et de suspicion.



## INTERPELLATION

Il n'est pas tolérable que des lieux publics, quels qu'ils soient, soient accaparés par les hommes et que ces derniers se comportent de façon à ce que les femmes s'y sentent illégitimes.

## SLOGANS

*Les garçons traînent et contrôlent – Les filles fuient à la maison  
De quel droit les garçons dominant-ils l'espace public ?  
→ Les femmes ont le droit d'être dehors en paix*

## DEMANDE

L'organisation des activités et des fonctions dans les quartiers doit créer un espace sécurisant et accueillant pour les femmes.

### **5<sup>e</sup> Lieu : Rue de la Rivière, rue d'Aerschot, rue de Brabant**



## OBSERVATIONS ET RESENTIS

Rue de la Rivière, nous nous heurtons au problème de la prostitution : les femmes dans les vitrines, les hommes dans la rue, femmes transformées en objets de consommation, hommes les examinant comme de la viande à l'étal du boucher. Leur attitude nous paraît englober les autres femmes, les passantes, les riveraines du quartier.

De petits et jeunes garçons jouent dans cette rue où les femmes sont mises en vente en vitrine, intégrant ainsi très tôt cette situation comme normale. Nous sommes clairement dans le monde des hommes et il nous apparaît laid.

Malaise, colère, sentiment d'impuissance nous interpellent et nous interrogent sur les possibilités de réagir. Un début de sensation

d'angoisse et d'anxiété diffuse, une impression mêlée de danger et de peur incite à ne pas traîner, à regarder par terre, à éviter tout contact visuel.

Par la suite, nous réalisons que nous nous sommes forcées à ne pas exister, à devenir transparentes... Est-ce un sentiment normal dans un pays qui se targue de valeurs démocratiques, égalitaires et qui, par ailleurs a été classé en 2014 onzième sur 142 pays dans un rapport sur la parité hommes femmes du *World Economic Forum* ?

La rue de la Rivière est un passage obligé pour rejoindre le haut et le bas de Saint-Josse. Elle matérialise comme une frontière entre des lieux ordinaires d'habitats, de commerces et de services et un monde « à part » qui aurait ses propres règles, une zone de non-droit organisée autour de la prostitution, une zone « hors institution » où la citoyenneté n'est plus apparente ni protégée.





Entrée en fourche des rues d'Aerschot et de Brabant, cette approche de la Gare du Nord nous impose une vue imprenable sur des sex-shops et peepshows violemment éclairés, symboles de la marchandisation des femmes. Sur le trottoir, un petit groupe d'hommes planqués derrière une cabane de chantier, avance soudainement, la mine agressive et interpelle notre groupe. Leur attitude, leurs commentaires hostiles et moqueurs nous signifient que nous n'avons rien à faire ici.

Rien de positif ne peut être noté dans nos carnets sur cet endroit pourtant très fréquenté puisque menant à un pôle important de transports publics. L'impression de saleté est renforcée par l'odeur d'urine. Ce lieu et sa faune inspirent le dégoût à plus d'une d'entre nous, renforçant le sentiment de circuler, depuis la rue Verte, dans une partie « no women's land » de la ville.

#### INTERPELLATION

La mise en vente visible et tolérée du corps des femmes par les hommes marque tout un quartier et atteint toutes les femmes qui y vivent et y circulent.

#### SLOGANS

*Des hommes vendent - achètent le  
corps des femmes*

*→ Les femmes ne sont pas de la  
marchandise*

#### DEMANDE

La prostitution doit être abolie comme l'esclavage l'a été, ses clients pénalisés, ses proxénètes condamnés et les prostituées soutenues pour une réinsertion socioprofessionnelle.



## 6<sup>e</sup> Lieu : Place Saint-Lazare, passage Rogier

### OBSERVATIONS ET RESENTIS

Le carrefour place Saint-Lazare est en travaux depuis des années et l'aménagement urbain est chaotique : passages piétons trop longs, circulation automobile marquée par des bornes provisoires dans un fouillis qui rappelle dangereusement un circuit de Formule 1. Des palissades peinent à cacher un paysage en travaux perpétuels. De l'autre côté du passage couvert, quelques tours d'immeubles récents semblent se pencher par-dessus le chaos, annonçant ironiquement l'avancée d'un urbanisme style « Manhattan ».

La présence ancienne des palissades et des travaux donne l'impression d'un espace maintenu dans l'inachèvement, pour lequel personne ne veut prendre de décision. L'anonymat de ce *no man's land* convient sans doute aux activités et échanges « en marge » de cette zone floue et mal organisée. Le pont ferroviaire marque clairement la frontière entre les immeubles de bureaux impeccables et les quartiers négligés de la prostitution.

Nous entrons dans un espace glauque d'où les institutions garantes de la citoyenneté semblent absentes : pas de policier en vue, pas d'administration, ... Qui fixe les règles et décide ici ? Le « milieu » des « carrées » et des bars proches ? La présence de sans abris aux abords de la gare renforce l'impression d'abandon institutionnel et d'absence de gestion sociale.

Le passage Rogier a été rénové avec, du côté circulation automobile, un passage plus propre, bien éclairé et des magasins de chaînes connues. En face, du côté piétonnier, nous constatons qu'environ deux tiers des lampes ne fonctionnent pas, ce qui crée des zones d'ombre, et que certains magasins sont vides ou fermés à cette heure tardive. Les vitrines plongées dans le noir renforcent l'aspect désaffecté de l'endroit, une voiture est parquée sur le large trottoir.

L'aménagement minéral sombre ne favorise guère des sensations de joie, de luxuriance, sources de réconfort. En termes de propreté, d'animation et de clarté, le contraste est frappant entre le côté voitures-magasins-neufs-bureaux et le côté piétons-bazars-locaux-gare, entre le côté « centre-ville » et le côté « quartier chaud ». Un homme importune l'une d'entre nous, occupée à noter ses impressions, et va uriner plus loin, sans aucune gêne ni peur. En ce début de soirée, tout indique que se termine un changement de fréquentation de l'espace public. La population peu présente et obligée des employés des bureaux proches laisse place à la faune plus interlope, plus inquiétante et plus masculine des activités nocturnes. Les dernières employées pressent le pas vers la gare, pour attraper leur train et sans doute tout autant pour échapper au quartier.



Le pont ferroviaire marque une limite entre deux mondes qui ne se fréquentent pas, quartier neuf et vide d'affaires et d'hôtellerie cossue, quartier vieux peuplé de misère, de cafés louches et de femmes vendues. La trémie de chemin de fer matérialise bien une frontière sociale.

#### INTERPELLATION

Des activités louches semblent dominer dans les rues de ce quartier de prostitution d'où est absente l'action des institutions publiques, renforçant le sentiment d'insécurité.

#### SLOGANS

*Dégradation, saleté, prostitution : elles sont là sans droits  
→ Une gestion publique responsable assure le bien-être  
et la sécurité des citoyennes et citoyens*

#### DEMANDE

La gestion publique doit être active et visible sur le terrain à toute heure : antennes de quartier, soutiens divers aux citoyen-ne-s, permanences de services publics (administrations, police, poste, etc.).

#### **7<sup>e</sup> Lieu : Les tunnels reliant la place du Nord et la rue de la Prairie**

#### OBSERVATIONS ET RESENTIS

À cet endroit précis, l'odeur d'urine est tellement forte et violente qu'elle supplante celle des gaz d'échappement ! Les hommes prennent tout (poteau, mur, embrasure de porte, voiture parquée,...) pour un urinoir. Le passage constitue pourtant un raccourci rapide vers l'entrée principale de la gare ou vers les quartiers autour du canal. L'usage qu'en font les hommes en décourage sa pratique.

Il nous rappelle le peu de possibilités, pour une femme, en région bruxelloise de trouver des toilettes accessibles, propres, entretenues comme le montre la carte des toilettes publiques de Bruxelles élaborée par les infirmiers de rue. Il met en évidence la pratique sans-gêne de ces hommes qui, comme les animaux, marquent leur territoire de leur urine.

#### INTERPELLATION

Le rappel des règlements communaux concernant la propreté publique dans les publications communales et les amendes promises en cas de délits relatifs à l'hygiène ne semblent pas suffire à décourager les hommes de se soulager en rue. Les femmes, pourtant privées de toilettes publiques sur une grande partie du territoire urbain, réussissent à trouver des solutions correctes pour elles-mêmes et les enfants qui, souvent, les accompagnent. Dans ces pratiques aussi, les comportements doivent évoluer.



#### SLOGANS

*Pour les hommes, Trottoir = Urinoir  
→ Des toilettes publiques gratuites pour tou-te-s*

## DEMANDE

Les pouvoirs publics doivent (re)prendre leurs responsabilités en matière d'éducation au civisme et à l'hygiène par le biais (au minimum) de campagne de publicité sur l'hygiène à l'attention de toutes les populations présentes à Bruxelles et de l'installation de toilettes publiques uniquement assises (pas seulement des urinoirs), pour les deux sexes et pour les enfants, gratuites et nettoyées régulièrement.

**8<sup>e</sup> Lieu : Le couloir menant aux quais de la Gare du Nord**

## OBSERVATIONS ET RESENTIS

Nous entrons dans la Gare du Nord par une entrée secondaire, celle donnant sur la rue d'Aerschot. Le contraste est total entre les espaces extérieurs mal éclairés et inquiétants qui nous mettaient très mal à l'aise et ce hall d'entrée lumineux et animé. Le retour à la mixité, à la lumière, à l'espace public vivant, varié, sécurisant, familier pour certaines, nous est un soulagement.

## INTERPELLATION

Un environnement clair, chaleureux, lisible, entretenu, où se retrouvent des activités ouvertes et une mixité sociale et sexuelle de personnes est rassurant, car chacun-e se sent admis-e.

## SLOGANS

*Activités – Sécurité – Mixité*  
 → OUF !

## DEMANDE

L'autorisation d'activités et de fonctions variées dans les espaces publics doit être favorisée pour renforcer leur animation et leur convivialité.

**9<sup>e</sup> Lieu : Salle des guichets de la Gare du Nord**

## OBSERVATIONS ET RESENTIS

ZLa salle des guichets nous apparaît abondamment éclairée, spacieuse et équipée. Un bon point pour la mise à disposition de poubelles de tri. Mais l'abondance de postes de services, de distributeurs, de panneaux publicitaires encombrants, etc. accumulés sans aucun souci esthétique et sans organisation apparente nous empêche de nous orienter rapidement et correctement. La signalétique est noyée dans un véritable chaos. Des détails construisent l'impression d'un chantier de modifications figé dans le temps. Les guichets sont cachés dans un coin loin du passage principal. Ils sont mal renseignés par une affiche bricolée, apparente seulement quand on vient de la rue d'Aerschot. Il n'y a pas d'horloge visible rapidement sinon une antique horloge murale sans aiguilles. Le temps est à déchiffrer sur les panneaux informatiques d'affichage. Par contre, dans toute la gare, seule la rue d'Aerschot est bien indiquée comme si la destination de ce quartier de prostitution était importante !





Différentes époques se télescopent dans ce hall, ce qui procure un sentiment de désordre général et d'irrationnel. Le lieu semble dédaigné par les autorités. Rien ne semble avoir été mis en place pour en faire un lieu agréable, lisible, accueillant et efficace. On ressent le mépris, l'ignorance et l'abandon de l'État pour les transports en commun. La gare semble organisée par des personnes qui ne sont guère usagères des transports publics. Ainsi, la signalétique manque de clarté, voire de visibilité. Pour preuve, à chaque fois que nous avons fait étape dans le hall de la gare des bus (auquel nous avons accédé par des escaliers plongés dans l'obscurité) dans le cadre de l'atelier et de sa préparation, des voyageurs nous ont demandé leur chemin ou comment trouver des indications pour prendre le bon bus. Par ailleurs, faute peut-être de signe distinctif, nous n'avons jamais croisé de personnel de la STIB/DeLijn ou de la SNCB dans tous nos trajets dans la Gare du Nord.

#### INTERPELLATION

Les informations directionnelles manquent de visibilité et de clarté, induisant une impression de négligence envers le public privé de repères pour se déplacer efficacement et donc d'autonomie.

#### SLOGANS

*Ceci est-il une gare ou un foutoir ?*

→ *Un espace cohérent et des indications claires,  
c'est pour quand ?*

#### DEMANDE

Nous demandons l'harmonisation de la signalétique dans toutes les gares, en concertation avec des associations dans lesquelles usagères et usagers se trouvent représenté-e-s (ainsi que des associations féminines/nistes, garantes d'un accueil optimal des avis et suggestions de femmes) dans le respect et la mise en valeur de l'architecture du bâtiment.



### *10<sup>e</sup> Lieu : Gare des bus située sous la Gare du Nord : la fresque murale*

#### OBSERVATIONS ET RESENTIS

Des deux côtés de la voirie où les autobus arrivent et se rangent, une fresque de portraits géants envahit les murs. Dans ce lieu dédié au transport public, il s'agit vraisemblablement d'une œuvre financée par l'argent public. L'impression qu'elle donne est loin d'être positive. Cette fresque nous apparaît dérangeante par ses couleurs criardes, oppressante par l'attitude inquiétante, inquisitrice, trompeuse, violente ou désespérée des personnages (36 hommes et 8 femmes !) : aucun-e d'entre eux-elles n'est bienveillant-e ni apaisant-e. Financer ainsi une « œuvre » dans laquelle les rares représentations des femmes sont désastreuses nous choque tout autant que sa dévalorisation par les zones de chantier qui l'entrecoupent. Le contraste est étonnant entre des zones délabrées et cette œuvre monumentale certainement coûteuse.



#### INTERPELLATION

L'art urbain devrait être source de bien-être et d'apaisement pour pacifier l'espace qu'il occupe.

#### SLOGANS

*Assez d'un art urbain qui craint !  
→ On veut de l'art urbain qui fait du bien !*



## DEMANDE

La sélection des œuvres urbaines doit intégrer des critères de bien-être ou d'effets bénéfiques sur le sentiment de sécurité.

### *11<sup>e</sup> Lieu : Gare des bus sous la Gare du Nord : l'environnement*

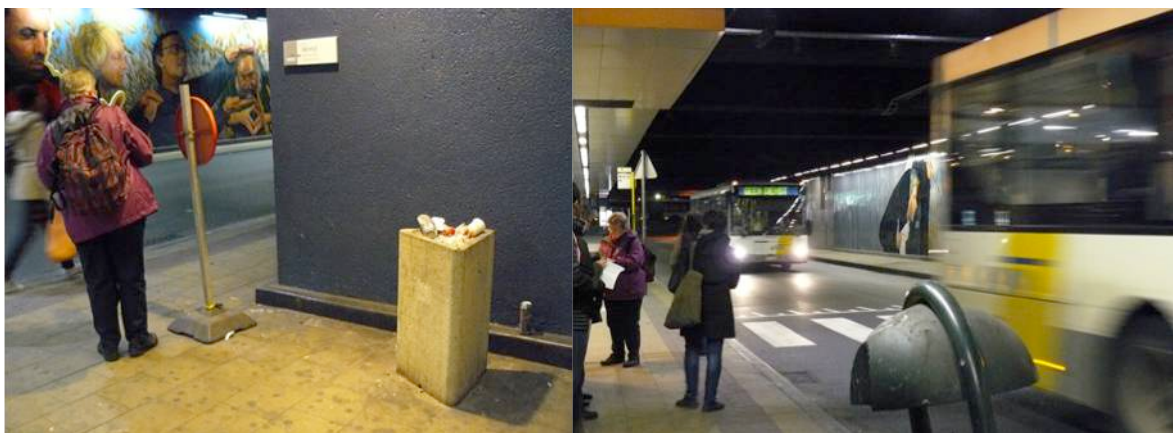
#### OBSERVATIONS ET RESENTIS

Le hall d'accès de la gare des bus est en phase de rénovation : des panneaux blancs recouvriront bientôt la noirceur de la décoration obsolète des années 1970, ce qui augure d'une nette amélioration des lieux. En sortant du hall, l'espace « voirie » où circulent les bus et où les passagers les attendent apparaît par contre peu hospitalier par toute une série de détails : de trop petites poubelles qui



débordent, la vitesse impressionnante des bus qui quittent ou atteignent leurs arrêts, l'odeur des gaz d'échappement qui stagnent dans ce lieu couvert que les courants d'air peinent à aérer, l'absence de personnel des sociétés de transport public DeLijn/STIB (excepté les conducteurs/trices) et aucun plan de la gare apparent.

Dans les bus et aux arrêts, la population apparaît majoritairement masculine. Cet endroit gris, sale et poussiéreux est insécurisant : une participante habitant le quartier déclare choisir un autre trajet en soirée pour éviter cet endroit lorsqu'elle rentre chez elle, un évitement qui allonge pourtant son parcours.



#### INTERPELLATION

Le lieu, les véhicules et la fresque génèrent le stress, la confusion, la peur et l'angoisse. Est-ce un prix à payer pour une meilleure rentabilité des transports en commun ? Il nous semble inacceptable.



## SLOGANS

*Manque de clarté, atmosphère irrespirable, vitesse excessive  
→ Le soir, les femmes évitent*

## DEMANDE

Les lieux d'attente des transports en commun doivent être sécurisants et confortables : par des éclairages, du mobilier urbain adhoc et par la présence d'agent-e-s de services publics.

**12<sup>e</sup> Lieu : Place Simon Bolivar et l'allée centrale du Boulevard Albert II**

## OBSERVATIONS ET RESENTIS



Bien que déserte à cette heure tardive de fin de journée, la place Bolivar nous accueille véritablement, offrant son immense espace ouvert et propre, agrémenté de bancs. La station de taxis, à l'entrée, reste en principe fréquentée jusqu'à la fermeture de la gare à 1h00 du matin. Il semble rester quelque chose de l'animation de la journée dans cet endroit peu motorisé situé entre bureaux, commerces horeca et gare où nous nous sentons bien à l'aise avec une vue dégagée

largement sur les alentours. Nous traversons la voirie pour rejoindre le cheminement boisé qui serpente au milieu du Boulevard Albert II dont cette partie centrale a été aménagée en parc.

Dans cette seule étape verte du parcours, la végétation, même taillée et plantée strictement, contribue à la sensation d'apaisement et de sécurité. Des œuvres d'art ponctuent l'espace vert, intéressantes et bien intégrées à cette promenade sinueuse qui nous semble raccourcir le trajet vers l'Avenue du Bastion (entre le canal et la place Rogier) que nous suivons pour rejoindre le métro.

Nous rêvons à la multiplication dans la ville de tels lieux publics et espaces verts bien aménagés, soignés, conviviaux (en journée) et nous nous posons la question de l'éclairage. La place Simon Bolivar est très peu éclairée en soirée, la position de l'éclairage semble privilégier les automobilistes au détriment des passant-e-s qui sont aveuglé-e-s, les écrans publicitaires très lumineux faussent la perception de leur environnement,... quelles logiques déterminent ces choix ?

## INTERPELLATION

De nuit comme de jour, l'espace ouvert est sécurisant car il permet de voir loin et d'appréhender les (mauvaises) surprises ou rencontres.

## SLOGANS

*Espace soigné, vert et ouvert = Aménagement zéro angoisse  
→ Plus de verdure et d'ouverture dans la ville*



#### DEMANDE

Nous demandons d'améliorer la ville en y ajoutant autant que possible de la verdure et en organisant les espaces pour y ménager ouvertures et perspectives dégagées.

### *13<sup>e</sup> Lieu : La station de Métro Yser*

#### OBSERVATIONS ET RESENTIS

Le manque de signalisation visible, claire, efficace rend le métro hostile. Lorsque nous ne pouvons pas nous repérer en quelques secondes sur le quai, à la sortie de la rame de métro et le sentiment d'insécurité augmente par l'impression de devenir une proie toute désignée.

La station Yser nous permet d'échanger sur les autres stations du métro bruxellois : partout, les indications sont peu claires ou inexistantes sur les lieux où mènent les sorties.

#### INTERPELLATION

La conception de la signalétique des transports en commun nous paraît peu répondre aux besoins d'une population composée d'hommes mais aussi de femmes, de Bruxellois-e-s mais aussi d'étrangers, de personnes d'âge moyen mais aussi de personnes âgées et d'enfants, de personnes valides mais aussi de personnes handicapées de manière permanente ou temporaire, etc.



## SLOGANS

*Où suis-je, où vais-je et, surtout, par où y aller ?!*

→ *Une signalétique plus claire pour un métro plus accueillant et sécurisant*

## DEMANDE

Nous demandons l'aménagement des stations de transports en commun, des indications en rue, en concertation réelle avec les associations d'usagers et les associations féminines/istes.

## Conclusion

### *Synthèse des observations*

En résumé, et sur l'ensemble du parcours, les femmes qui ont participé aux marches d'exploration urbaine ont ressenti le parcours de façon positive et négative :

#### ELLES SE SENTENT MAL PARCE QUE

- Il y a trop de voitures.
- Il fait trop sale.
- L'espace est divisé hommes / femmes de force et non démocratiquement.
- L'espace, divisé hommes / femmes, renforce le modèle du travail et du non partage des tâches domestiques.
- Les filles doivent quitter la rue à la puberté et, parfois, même avant.
- Les femmes sont à vendre dans la rue (prostitution, sur les affiches publicitaires).
- Les hommes urinent en rue.
- Les hommes disent aux femmes qu'elles ne doivent pas être dehors.
- Les garçons font la loi dans la rue.

#### ELLES SE SENTIRAIENT BIEN SI

- Il y avait une meilleure signalisation (noms et accès clairement indiqués).
- Les rues, espaces publics étaient plus propres.
- Les trottoirs étaient plus larges et l'espace piéton assuré (contre l'empiètement intempestif des voitures, vélos, panneaux, terrasses).
- Il y avait des arbres et des plantes bien entretenu-e-s partout.
- Il y avait des campagnes éducatives (au respect, à la propreté,...).
- Les hommes évitaient de les importuner ou demandaient leur accord pour entrer en conversation.
- Il y avait plus de femmes, de femmes conscientes de pouvoir se déplacer en sécurité, d'être libres d'être là, « à l'aise ».
- L'éclairage était mieux pensé, plus performant.
- Les hommes utilisaient les toilettes comme les femmes.
- Les tâches étaient réellement partagées pour que les femmes puissent aussi sortir le soir (apprendre aux garçons/hommes à s'occuper d'un ménage afin de cesser d'enfermer les femmes dans un rôle traditionnel construit de toutes pièces).

### *Commentaire*

Comment effacer le sentiment d'insécurité ressenti par les femmes lorsqu'elles sont « dehors » ? D'où pourraient venir les solutions au problème du harcèlement de rue ? Dépasser un problème de société nécessite une mobilisation à tous les niveaux. Il n'y en a pas un à privilégier sinon le politique qui peut procurer des moyens. Il faut aussi que les chercheur-e-s puissent procurer des observations et données utiles, que des analyses soient posées en intégrant la prise en compte des rapports sociaux de sexe, que les mondes éducatif et médiatique transmettent et explorent les questions sociales. L'Université des Femmes travaille avec des acteurs et actrices de base comme le personnel de crèches, les enseignant-e-s, voire des gardien-ne-s de la paix (agent-e-s de sécurité). Pour ceux-ci et leurs publics, la connaissance des lois pour l'égalité entre hommes et femmes et leur

histoire, la déconstruction-reconstruction des modèles mentaux de représentation que sont les stéréotypes sexistes, l'exercice visant à imaginer des pratiques, une organisation, des projets qui permettent un accès égal aux ressources et aux espaces pour les femmes et pour les hommes, etc. restent nécessaires et devraient être systématisés, introduits dans les programmes officiels d'éducation et de diffusion culturelle.

Dans le contexte actuel de primauté des critères économiques, l'importance de l'action collective pour dénoncer et régler la problématique du harcèlement de rue est affaiblie au profit d'un sentiment favorisé que c'est seule, en renforçant ses moyens personnels (et en s'équipant) que chacune va s'en sortir, alors que les deux démarches sont nécessaires et devraient converger. Un exemple concret : pourquoi observe-t-on une sexuation de plus en plus forte de l'offre de jouets, de vêtements, de loisirs pour les filles et les garçons si ce n'est pour que ce qui convient aux unes ne puisse être offert aux autres, augmentant, avec les achats, l'impression d'une sexuation nécessaire, « naturelle » et incontournable, aboutissant à une limitation dramatique des « possibles » pour les filles mais aussi pour les garçons ? Pour faire court, quand on a fantasmé toute son enfance sur un pirate ou sur une princesse, n'est-on pas davantage induit-e, à l'adolescence et à l'âge adulte à se comporter comme un agresseur ou comme une victime impuissante ? Il est temps que l'on se pose la question et que l'on travaille sérieusement le caractère genré de la socialisation et ses impacts sur les inégalités.

Le constat qui ressort de cette expérience est que les hommes ne s'approprient pas seulement l'espace public, ouvertement ou plus insidieusement, ils excluent aussi tout ce qui n'est pas « eux ». Ce n'est pas un hasard, ni un effet naturel, c'est un processus social de ségrégation et d'appropriation. Ce qui est visé par la démarche féministe de cet atelier d'exploration urbaine et, plus largement, par les recherches et activités consacrées à l'égalité dans les espaces publics, ce n'est pas un simple réaménagement de ceux-ci en suivant quelques règles d'urbanisation (qui devraient déjà être acquises et mises en œuvre par le biais, notamment, des pratiques de *gendermainstreaming* – examen des projets publics pour détecter leurs effets sur l'égalité f/h) mais une réelle prise de conscience par les autorités des obstacles que rencontrent les femmes à cause du comportement des hommes, doublée d'une véritable prise de responsabilité dans un engagement actif pour un changement des mentalités.

Nous sommes, en effet, frappées de voir à quel point les femmes ont intégré ces injonctions masculines de s'effacer de l'espace public. Nous savons aussi qu'elles connaissent les rétorsions possibles de la part des hommes dès lors qu'elles sont dans des espaces-temps dans lesquels ils estiment qu'elles ne doivent pas être. Ce combat pour plus de justice ne peut reposer sur leurs seules épaules. C'est aux autorités d'assurer la libre circulation des citoyennes en rappelant aux hommes que ce n'est pas à eux de faire la loi et en contrôlant leurs comportements. A chacun-e de rester conscient-e que l'espace public ne joue pas seulement dans le fonctionnement de la société par sa dimension physique de lieux de déplacements ou de travail, mais aussi par sa dimension symbolique d'espace politique producteur des normes du vivre ensemble.

## Références bibliographiques

Ouvrages et articles disponibles à la Bibliothèque Léonie La Fontaine, 10 rue du Méridien 1210 Bruxelles.

### *Espaces publics genrés*

#### **Les Femmes et la Ville : un enjeu pour l'Europe**

KNIBIEHLER Yvonne (dir.)

Bruxelles : Labor, 1993, (Horizon femmes), 367 p.

#### **La ville et les femmes en Belgique : histoire et sociologie**

GUBIN Eliane (dir.); NANDRIN Jean-Pierre (dir.)

Bruxelles : Publications des Facultés Universitaires Saint-Louis, 1993, (Travaux et recherches ; n°28), 209 p.

#### **Marseillaises : les femmes et la ville (Des origines à nos jours)**

KNIBIEHLER Yvonne ; MARAND-FOUQUET Catherine ; GOUTALIER Régine ; RICHARD Eliane

Paris : Côté-Femmes, 1993, 400 p.

#### **Les femmes et la ville : logements, services et environnement urbain**

Paris : Organisation de Coopération et de Développement Economiques, 1995, 192 p.

#### **Du local au planétaire : réflexions et pratiques de femmes en développement régional**

CÔTÉ Denyse ; DES RIVIERES Monique ; THIVIERGE Nicole ; TREMBLAY Marielle

Montréal : Editions du Remue-Ménage, 1995, 271 p.

#### **Femmes, villes et environnement**

PREISWERK Yvonne (dir.) ; MILBERT Isabelle (dir.)

Genève : IUED ; Unesco ; DDA-Département fédéral des affaires étrangères, 1995, 229 p.

#### **La mobilité quotidienne et les inégalités de sexe à travers le prisme des statistiques**

COUTRAS Jacqueline

in *Recherches féministes*, vol. 10, n°2, 1997, pp. 77-90

#### **La ville en mouvement : plurimobilité des retraités dans Marseille**

HAICAULT Monique

Aix-en-Provence : Laboratoire d'Economie et de Sociologie du Travail-CNRS, 1997, 197 p.

#### **Des villes et des femmes**

DESOBRY Isabelle ; DENIS Valérie ; PEEMANS-POULLET Hedwige ; LORGE Frédéric

in *Axelle*, Hors-série, juillet-août 1999, 47 p.

#### **Appréhender l'individualisation à travers les déplacements quotidiens des membres de la famille in *Etre soi parmi les autres. Famille et individualisation - tome 1, sous la direction de François de Singly***

BUFFET Laurence

Paris : Editions L'Harmattan, 2001, (Logiques sociales), pp. 89-98

#### **Femmes en ville (Dossier)**

in *Chronique féministe*, n°86/88, 2004, pp. 3-106

#### **Le genre du territoire domestique in *Le genre des territoires : masculin, féminin, neutre*, sous la direction de Christine Bard**

DUSSUET Annie

Angers : Presses de l'Université d'Angers, 2004, pp.75-85



**Femmes et Villes**

DENEFFLE Sylvette (dir.)

Tours : Maison des Sciences de L'Homme "Villes et Territoires"/Presses Universitaires François-Rabelais, 2004, (Perspectives « Villes et Territoires » ; n°8), 539 p.

**L'étude de genre et la transformation urbaine**

FANIEL Annick

*Chronique féministe*, 2004, pp. 94-95**Le Genre : constructions spatiales et culturelles [Dossier]**

BARTHE Francine ; HANCOCK Claire

*Géographie et cultures*, 2005, pp. 3-136**Des lieux construits par le genre: les équipements des musiques amplifiées**

RAIBAUD Yves

*Géographie et cultures*, 2005, pp. 53-70**Des brèches dans la ville : organisations urbaines, environnement et transformations des rapports de genre**

VERSCHUUR Christine (dir.); HAINARD François (dir.)

Berne : IUED ; Unesco ; DDA-Département fédéral des affaires étrangères, 2006, (Les colloques genre de l'IUED), 294p.

**Femmes et mobilités**

GAVRAY Claire

Marcinelle : Editions Cortext, 2007, 478 p.

**Genre et emploi du temps : différences et évolution dans l'emploi du temps des femmes et des hommes belges (2005, 1999, 1966)**

GLORIEUX Ignace ; VANTIENOVEN Theun-Pieter

Bruxelles : Institut pour l'égalité des femmes et des hommes, 2009, 100 p.

**Les murs invisibles. Femmes, genre et géographie sociale**

DI MEO Guy

Paris : Armand Colin, 2011, 343 p.

**Géographie socioculturelle**

RAIBAUD Yves

Paris : Editions L'Harmattan, 2011, 288 p.

**Mixité dans les activités de loisir : la question du genre dans le champ de l'animation**

BACOU Magalie ; RAIBAUD Yves

*Agora débats / jeunesses*, 2011, pp. 53-119**La pratique sportive révélatrice des inégalités femmes/hommes**

MARUÉJOULS Edith

*Chronique féministe*, 2013, pp. 9-14**Mettre en œuvre les intelligences citoyennes**

HANSOTTE Majo

Bruxelles : Le Monde selon les Femmes, 2013, 95 p.



## ***Insécurité et harcèlement en rue***

### **Une ville plus complète et plus égalitaire, in: Une vision plus large**

COORDINATION EUROPEENNE IRIS ; CARVALHO GUERRA Isabel de  
[s.l.] : IRIS - Réseau européen pour la formation des femmes, 1994, pp. 16-19

### **Prévention de la violence : pistes et initiatives locales**

[s.l.] : Ministère de l'Intérieur - Secrétariat Permanent à la Politique de Prévention, 2001, 142 p.

### **La double invisibilité des violences faites aux femmes dans les contrats locaux de sécurité française**

LIEBER Marylène

in *Cahiers du Genre*, n°35, 2003, pp. 71-94

### **Les peurs urbaines et l'autre sexe**

COUTRAS Jacqueline

Paris : Editions L'Harmattan, 2003, (Logiques sociales), 242 p.

### **Genre, violences et espaces publics : la vulnérabilité des femmes en question**

LIEBER Marylène

Paris : Presses de Sciences Po, 2008, (Fait politique), 324 p.

### **«Retournez à vos fourneaux» : réflexions sur la mobilité urbaine et la violence routière dans l'île de la Magie**

TORNQUIST Carmen Susana

*Recherches féministes*, 2009, pp. 69-83

### **Espace public, genre et sentiment d'insécurité**

CHAUMONT Laura ; ZEILINGER Irène

Bruxelles : Garance, 2012, 21 p.

### **Femmes et villes : Violences dans l'espace public. Outil d'apprentissage du Français**

Bruxelles : Vie Féminine, [s.d.], [n.p.] [Outil pédagogique]

## ***Analyses et pratiques féministes***

### **Le féminisme ou la mort**

EAUBONNE Françoise d'

Paris : Horay (Editeur Pierre), 1974, (Femmes en mouvement), 276 p.

### **Des villes traditionnelles aux nouvelles banlieues : l'espace public au féminin**

COUTRAS Jacqueline

Paris : Société d'Edition d'Enseignement Supérieur, 1987, 171 p.

### **Déconstruction et construction en architecture : lectures féministes in *Un savoir à notre image ? Critiques féministes des disciplines - Vol. 1, sous la direction de Roberta Mura***

PICHÉ Denise

Montréal : Adage, 1991, (EF), pp 215-237

### **Une politique communale d'émancipation dans la pratique**

GARCIA Ada ; DEFRENNE Mario ; FRANSEN Josiane ; DUESBERG Françoise ; DEPRE R. ; HONDEGHEM Annie ; VERBEEK Iris ; VAN LINDT Leen

Bruxelles : Cabinet du Secrétaire d'Etat à l'Emancipation Sociale, 1992, 78 p.

### **Préoccupations féministes en matière d'espace urbain et d'habitat**

MAYERI Roland

in *Sextant*, n°2, 1994, pp. 43-60

**Proposition d'une Charte européenne des femmes dans la cité : vers un "Droit à la cité pour les Femmes" : une plate-forme commune de réflexion sur le plan européen : pour une démocratie paritaire visant à l'amélioration du cadre de vie**

[s.l.] : Recherche/Action, 1994, 265 p.

**Gender and the Built Environment : Emancipation in Planning, Housing and Mobility in Europe**

OTTES Liesbeth (dir.) ; POVENTUD Erica (dir.) ; van SCHENDELEN Marijke (dir.) ; SEGONG von BANCHET Gertje (dir.)

Assen : Van Gorcum & Comp. B.V., 1995, 298 p.

**Cités de femmes : l'espoir maintenant**

PETIDENT Cécile ; SOURIE Muriel-André

Paris : Félin (Editions du), 2002, (D'un autre regard), 152 p.

**La sécurité des femmes : déclaration de Montréal**

*Chronique féministe*, 2004, pp. 71-72

Ivry-sur-Seine : Editions de l'Atelier, 2004, 205 p.

**Comment sécuriser les femmes ? : l'exemple de Montréal**

MICHAUD Anne

*Chronique féministe*, 2004, pp. 73-81

**Guide pour l'intégration de l'égalité des sexes dans les politiques locales**

GASPARD Françoise (dir.) ; HEINEN Jacqueline (dir.)

[s.l.] : Commission européenne, [2004], 83 p.

**Femmes et politiques urbaines : ruses, luttes et stratégies**

HAINARD François ; VERSCHUUR Christine

Paris : Karthala/Editions UNESCO, 2004, (Tropiques), 103 p.

**Mainstreaming du genre et mobilité**

[s.n.] : [s.l.], 2004, 33 p.

**Droit de Cité pour les femmes**

BULOT Christine ; POGGI Dominique

Ivry-sur-Seine : Editions de l'Atelier, 2004, 205 p.

**La ville pour l'égalité : une méthodologie et de bonnes pratiques pour l'égalité des hommes et des femmes**

Bruxelles : Conseil des Communes et Régions d'Europe (CCRE), 2005, 63 p.

**Genre, mouvements populaires urbains et environnement (Dossier)**

VERSCHUUR Christine (dir.)

in *Cahiers genre et développement*, n°6, 2007, 403 p.

**L'approche de l'empowerment des femmes : un guide méthodologique**

CHARLIER Sophie ; CAUBERGS Lisette

Bruxelles : Commission Femmes et Développement, 2007, p. 40

**Les femmes entre la ville et la cité. Actes du 4e Congrès international des recherches féministes dans la francophonie plurielle. Tome 3**

TAHON Marie-Blanche (dir.) ; WIDMER Céline (dir.)

Montréal : Editions du Remue-Ménage, 2007, 228 p.

**La ville au fil des pas : les marches d'exploration urbaine**

CLETTE Véronique ; DAEMS Amélie ; VANDEVYVERE Andy

Bruxelles : Service fédéral de la Politique des Grandes Villes, [2007], 41 p.

### **Utopies féministes et expérimentations urbaines**

DENEFFLE Sylvette (dir.)

Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2008, (Géographie sociale), 213 p.

### **L'intervention collective de femmes dans les processus participatifs d'élaboration des politiques publiques de mobilité : contraintes et ressources en région wallonne**

LIENARD Claudine

Louvain-la-Neuve : Université Catholique de Louvain, 2009, 158 p.

### **« Ça roule, ma poule ? » : théories et actions collectives de femmes pour la mobilité en Wallonie**

LIENARD Claudine

Bruxelles : Université des Femmes, 2010, (Cahiers de l'UF ; n°5), 120 p.

-----

## **Annexe 1 : Questionnaire**

**En vous basant sur vos sens (vue, odorat, ouïe, toucher, goût), qu'est-ce qui :**

- vous gêne
- vous fait peur ou vous met mal à l'aise
- vous donne envie de partir, de vous dépêcher
- vous fait plaisir
- vous rassure ou vous fait vous sentir bien
- vous donne envie d'arrêter, de faire une pause, de ralentir

**Pistes pour l'observation :**

- les éléments physiques : lieux, revêtements de sol, type et aspects des bâtiments, mobilier urbain / éléments publicitaires, type et emplacement des véhicules, propreté / saleté, déchets, plantes, éléments de signalétique, type / emplacement / effets des éclairages,
- les éléments humains : présences / absences, comportements / attitudes, type de personnes, actions, événements / incidents
- les sons : proches / lointains, réguliers / ponctuels, identifiables / non identifiables, agréables / désagréables, familiers / inhabituels, supportables / insupportables,
- les odeurs : connues / inconnues, agréables / désagréables, habituelles / inhabituelles, réduites / nombreuses, dominantes / masquées,
- le toucher : sous nos pieds / à portée de main, souhaitées / évitées, choisies / imposées, renforçant notre équilibre / déstabilisantes,
- le goût
- les impressions : ressentis / réactions du corps, émotions, images / visions évoquées, souvenirs / réminiscences, envies, différences obscurité / jour





Université  
des *femmes*